

L'eau et le mythe de la création dans l'imaginaire arabe

De tous temps, l'eau source de vie, aura joué un grand rôle dans l'imaginaire collectif des cultures arabes, de l'Andalousie à la péninsule arabique. Malgré la diversité de ces cultures au sein du monde arabo-musulman, la langue commune a permis de conserver cet héritage d'un pays à l'autre, et d'une époque à l'autre. Cet exposé va tenter de confronter au regard du mythe de l'eau une légende du Qatar, pays du golfe persique, à un texte fondateur de la littérature tunisienne du 20^e siècle. Il s'agit de la légende des pêcheurs de perles du Qatar que **seule** une ethnologue du Musée d'histoire naturelle a pu collecter et restituer pour un public français et d'autre part du texte *Le barrage* de l'écrivain tunisien Mahmud Messadi, publié en 1955.

La légende du Qatar a été transmise d'une génération à l'autre par la voie orale¹, et est presque oubliée aujourd'hui.² Il n'en subsiste en effet que les noms des deux protagonistes auxquels on attribue les débuts de la pêche de perles, la principale activité économique du Qatar jusqu'en 1930, et l'invention du bateau à voile.³ Le cadre géographique de la légende peut être localisé, il s'agit de la baie d'Al-khour –au nord-est du pays, dominé par la tribu Al- Mahânidah d'origine bédouine.

Cette légende raconte qu'autrefois « un marin qui s'appelait Ghilân, habitait une baie dans le nord du Qatar. Ghilân est propriétaire d'une flotte employée à pêcher des perles. Il travaille sans concurrence

¹ Anie Montigny, « La légende de May et Ghilân, mythe d'origine de la pêche de perles ? », *Technique et culture*, n° 43-44, *Mythes, L'origine des manières de faire*, décembre 2004. [En ligne], mis en ligne le 15 avril 2007. URL : <http://tc.revues.org/document1161.html>. Consulté le 15 octobre 2007

² Ibid.

³ Ibid.

jusqu'au jour où apparaît un adversaire, plus précisément *une* adversaire. Ce concurrent n'est autre qu'une jeune femme : May. Elle est audacieuse et possède une flotte plus performante que celle de Ghilân. Comme lui, elle connaît l'emplacement des meilleurs bancs d'huîtres. May les atteint la première grâce à la vigueur de ses marins. A cette époque lointaine, au temps des légendes éperdument enfoncées dans le passé, « les bateaux étaient propulsés à la rame » et seule la force des bras pouvait faire la différence pour gagner la course aux perles. Lorsque les bateaux de May dépassent ceux de Ghilân, en route vers les bancs d'huîtres perlières, celui-ci l'interpelle en lui criant : « remorque nous, oh May ! » Et celle-ci de répondre en le raillant avec hauteur : « Le remorquage est dans la tête de l'aviron ».⁴ Ghilân ne voulait s'avouer vaincu, il cherche donc un moyen pour faire plier sa redoutable adversaire. Certes, elle a la force des bras de ses hommes, et sur ce point il ne pouvait rivaliser avec elle. Il cherche alors à la dépasser autrement, et ce fut un papillon qui lui fournit l'arme qui ferait plier cette femme. Il observa le papillon battre l'air avec ses ailes et Ghilân imagine de semblables équipements pour ses bateaux, en fait des voiles qui les rendraient plus rapides. Ce fut une grande surprise pour May de voir les bateaux de Ghilân, désormais pourvus d'étranges tentures, dépasser les siens. Ce fut alors à son tour d'interpeller Ghilân par les mêmes paroles : « Remorque-nous, oh Ghilân ! ». Mais fièrement, il lui rétorqua : « Le remorquage est dans la tête du mât ».⁵ Ainsi, naquit le bateau à voile selon cette légende qatarie. La légende nous transmet en fait un mythe fondateur de la culture du Qatar tant au niveau économique qu'au plan

⁴ Ibid.

⁵ Ibid.

social, puisqu'il y est question de création, de progrès technique mais aussi de la suprématie de l'homme sur la femme.

Dans un contexte tout à fait différent, celui de la décolonisation et de la Tunisie en devenir des années 50, l'auteur Mahmoud El-Messadi livre au contraire à travers un mythe prométhéen une sévère critique de la tradition.

En effet, son premier grand texte, intitulé *Al-Sudd*, (*Le barrage*), a été écrit en 1939-40 et publié en 1955. Cette œuvre fut un événement marquant de la littérature arabe contemporaine et propulsa cet auteur au devant de la scène littéraire de l'époque. En effet, l'auteur, né en 1919, résume en sa personne deux cultures, la culture arabe classique (il était fils d'un faqih, un théologien), et la culture européenne (ses maîtres à penser étaient les classiques grecs, Sartre, Gide et Malraux) - il fut notamment influencé par la philosophie de Nietzsche tournée vers la célébration de l'homme. De cette double culture linguistique et philosophique, naît *Le barrage*, savant mélange d'une langue arabe la plus pure, la plus classique, et d'un propos novateur qui confronte les croyances à la modernité, met en scène la révolte de l'homme créateur qui défie la divinité par ses œuvres. « C'est une œuvre au statut complexe, inscrivant dans une poésie au symbolisme poussé, le destin d'un homme, Ghilân, entouré de deux compagnes successives, Maymûna et ميارى Mayâra. L'histoire, mi-épique mi-tragique, est celle de son combat pour édifier un barrage, promesse de vie inscrivant une fertile modernité au cœur de l'aridité du paysage. Son geste est un défi aux croyances anciennes stériles symbolisées par

صهبااء, déesse de la sécheresse. Le récit s'achève sur un cataclysme, revanche divine annoncée. »⁶

Cette œuvre présente une particularité concernant le genre littéraire auquel elle appartient. En effet, l'auteur qualifie son œuvre par le mot « *Riwaya* » en huit tableaux, un terme habituellement utilisé dans l'arabe moderne pour désigner le roman. Mais en regardant de près la physionomie du livre, on constate que l'œuvre présente la typographie, pour ne pas dire une topographie scripturaire, d'une pièce de théâtre (liste de personnages, didascalies, discours directs etc.).

Pourtant, si nous remontons à l'étymologie du terme « *Riwaya* », on constate que dans la langue classique, il désigne le mot « récit », plus précisément un discours rapporté par quelqu'un, donc un discours oral. Nous ajouterons que ce terme est également utilisé pour désigner les discours attribués au Prophète Mohammed qui sont appelés les « hadiths » et qui complètent le Coran. Le statut des « *Riwaya* » est donc proche du livre fondateur de l'Islam sans toutefois se confondre avec lui. Ce faisant, l'auteur chercherait à suggérer par le biais du genre désigné la proximité et la possible latitude par rapport au texte sacré. L'auteur était donc parfaitement conscient de ce sens premier, et de surcroît, il voulait donner à son œuvre sa dimension orale nécessaire à tout récit des origines.

Nous sommes en fait face à une double oralité, celle du récit mythique transmis, auquel renvoie la précision de l'auteur, et celle du genre littéraire qu'est « le théâtre », texte destiné à être actualisé oralement.⁷

⁶ Dehevels, Luc, Cours du CAPES d'arabe, 2^e partie, p.5

⁷ Bien qu'elle soit considérée comme fondatrice du théâtre tunisien, cette pièce n'a jamais été montée sur scène.

L'espace représenté nous renvoie de toute évidence au désert d'Arabie, ses montagnes et sa sécheresse, donc à un espace familier des pays de la péninsule arabe.

« Le premier tableau s'ouvre sur un monde au sol aride, brûlé et assoiffé, sur le flanc durci d'une montagne où la végétation est faite d'aiguilles, un univers recouvert d'une poussière épaisse.

على منحدر جبل أخشب، غليظ حزيز نباته كالإبر وأرضه ظمأى وغباره كثير وسماؤه صفراء

C'est un monde stérile, rejetant l'eau comme impie. Dans ce monde, Ghilân s'introduit, avec son rêve d'action et de purification. »⁸ Il veut créer son monde à lui, égaler les dieux, être un dieu lui-même, et dominer les forces de la nature, contrôler l'eau. « Il appelle sa compagne Maymouna à faire abstraction de tout passé, de toute tradition antérieure, de toute croyance autre que celle qui les établit eux, Adam et Eve nouveaux, dans leur mission de création, matérialisée en un projet : construire le barrage.

Ghilân affirme : « Nous sommes ici tels Adam et Eve débarrassés des dénonciateurs du paradis, des anges curieux, et des yeux des dieux. Nous n'avons pas besoin de prophètes. Les prophètes viendront pour les générations futures. » (al-sudd, p.55)

Il s'agit, pour reprendre ses termes, d'engrosser d'eau la terre, cette vieille putain ridée et poussiéreuse, de lui remplir le ventre pour en faire jaillir la vie. Cette mission est double cependant : l'eau doit emporter « صهباء » déesse de la sécheresse qui impose la loi de l'aridité et de la soif sur les habitants de la vallée. Ghilân entend « affirmer une volonté de

⁸ Ibid. p. 7

prendre la place de la divinité, de mettre à bas les vieilles croyances stériles, et d'installer l'homme dans une dignité nouvelle ».⁹

Entre nos deux récits, la légende qatarie et *Le barrage*, on trouve plusieurs éléments en commun. Ce qui frappe à première vue c'est les noms des personnages. Le prénom du personnage masculin est identique dans les deux récits, Ghilân¹⁰, prénom classique très rare qui renvoie à un poète protestataire du 8^e siècle « Ghilân al-dimachqi ». Ce prénom rare est aussi un pluriel dont le singulier ghoul (goule) signifie « tout ce qui survient inopinément à un voyageur du désert, ou qui fait périr, qui enlève. »¹¹ Et l'on désigne par ghoul / ghilân les êtres surnaturels qui effrayaient les humains dans le vaste désert d'Arabie. Ces êtres surnaturels au pouvoir extraordinaire donnent leur nom aux deux personnages d'exception créateurs d'œuvres singulières, à celui qui invente le bateau à voile, et à celui qui construit un barrage. Tous les trois s'opposent à un degré divers le divin - les ghoul en échappant aux lois de la nature - Ghilân du Qatar, lui, contre le Dieu de la mer en maîtrisant l'eau par le vent, l'élément aérien - Ghilân du barrage défie la déesse de la sécheresse en maîtrisant l'eau par la pierre, l'élément solide. Retenons que les deux Ghilân cherchent à maîtriser l'eau par le biais des autres éléments

Si les prénoms des personnages féminins ne sont pas identiques dans les deux récits, il ne reste pas moins qu'ils sont similaires. Ainsi, de May de

⁹ Ibid. p. 7

¹⁰ La racine *ghwala* signifie tuer, démolir par surprise.

¹¹ Kazimirski, Dictionnaire arabe/français., tome 2, p. 518.

la légende, Messaadi forge deux prénoms, May-mouna, première compagne de Ghilân, et May-ara, la deuxième. La place réservée à la femme dans les deux récits est secondaire ; elle est l'adversaire vaincue dans la légende, la compagne dubitative ou la compagne encourageante dans *Le barrage*. En effet, Maymouna, à l'instar des habitants de la vallée aride, a l'eau en aversion, elle n'y voit que pêché et offense à la déesse de la sécheresse. Ainsi, elle décourage sans cesse Ghilân et lui expose les difficultés insurmontables dans la réalisation de sa grande œuvre.

« Maymouna appelle Ghilân à renoncer aux cieux et aux cimes, à se contenter de la terre »¹², elle lui dit : « Comprends que l'action que tu achèves et termines, tu la tues (...) car rien n'est infiniment petit qu'une femme enceinte une fois qu'elle a accouché, conserve ta grandeur, conservons notre plénitude. Que le barrage demeure en toi ce possible non encore enfanté. »

إنك إن أتممت الفعل وأنهينه فقد قتلته (...) فلنبق على غنانا وعظمتنا ورزانتنا وليبق معنا ما يملأ النفوس.
ليبق السدّ في نفيك إكماناً حملاً.

Mais Ghilân ne veut pas renoncer à son œuvre et il construira son barrage au prix de sa séparation de Maymouna. Là surgit la deuxième compagne, Mayara. Elle est le contraire de sa rivale, elle est amoureuse de l'eau, source de vie, et symbole de la destruction des vieilles croyances. « Mayara, fantôme surgissant dans un battement d'ailes de papillon sort des ténèbres de la nuit naissante. (...) Ghilân n'a pas été chassé du rêve. C'est le rêve lui-même qui s'est transformé, et rattrape désormais Ghilân en ailes de papillon, en Mayara. (...) Elle l'invite à

¹² Deheuvels, Luc, op.cit, p. 14.

s'élever avec elle vers les sommets, et l'engage à porter haut le barrage.
« *Nous sommes la force* », lui répond Ghilân. »¹³

On remarque au passage que Messadi reprend exactement l'image de la légende qatarie, lorsque le protagoniste trouve son idée de la voile dans l'observation des ailes de l'insecte.

Cette similitude pousse à croire que Messaadi a eu, sans doute, connaissance de l'existence de cette légende et s'en est non seulement inspiré dans le choix des patronymes de ses héros, mais a aussi contribué à élever la légende de l'adversité entre l'Homme et la Femme au statut de mythe en relatant l'adversité entre l'Homme et la Déesse, entre l'Homme et Dieu. C'est ici que comme le disent Monneyron et Thomas dans leur ouvrage sur les mythes littéraires, « la littérature retrouve le mythe, à travers la « magie » du processus de l'écriture, comme microcosme reproduisant le macrocosme de la Création. »¹⁴

En conséquence, tous deux sont *récits d'une création*¹⁵, dans la mesure où selon Mircea Eliade « on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être. »¹⁶. Si le texte de Messaadi correspond à l'acceptation selon laquelle un mythe relate « des événements primordiaux à la suite desquels l'homme est devenu ce qu'il est aujourd'hui »¹⁷, la légende du Qatar, quant à elle, rejoint la conception du mythe qui renvoie aux « conditions techniques et économiques prévalentes en un lieu et à un moment déterminé. »¹⁸ comme l'écrit Lévi-Strauss.

¹³ Ibid. p. 14-15.

¹⁴ Monneyron, Frédéric et Thomas, Joël, *Mythes et littérature*, puf, paris, 2002, p. 50

¹⁵ Mircea Eliade, *aspects du mythe*, idées Gallimard, n°32, paris, 1963, p. 15

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Ibid. p. 21.

¹⁸ Claude Lévi-Strauss, cité par Anie Montigny, op.cit.

L'eau cache dans ses profondeurs les perles qui procurent la richesse aux protagonistes, Ghilân et May, qui s'affrontent sur sa surface pour donner naissance à ce mythe de création. D'après l'ethnologue qui a recueilli cette légende de la bouche d'un conteur d'al-Khour : « Il s'agit donc bien d'un mythe – et surtout d'un mythe de fondation – puis qu'il incarne et authentifie un groupe tribal –les Al Mahânida – et une localité – al-Khor. Mais c'est surtout l'aspect technique, l'invention de la voile de bateau, voire celle de la pêche de perles qui est l'aspect fondateur du mythe. »¹⁹

Le barrage présente un autre aspect technique où l'eau est au centre du projet fondateur. Dès les premier tableau, eau et feu s'opposent, - d'une part dans les discours des deux personnages et dans leur vision du monde. « Deux voies opposées de purification s'inscrivent dans le discours, (...) Maymouna relate à Ghilân ce qu'elle a vu dans la tribu des adorateurs de Sahabba peuplant la vallée. Elle s'arrête particulièrement sur le souvenir d'une jeune fille étendue sur le roc, nue, les seins dressés, et qui, dans une volupté et une langueur sensuelle, s'offre au soleil pour se purifier. Ghilân oppose à cette vision passée celle, à venir une fois le projet abouti et Sahabba emportée par les flots, de la même jeune fille aux seins dressés, s'offrant cette fois à l'eau, qui la possédera. Ghilân avance son projet comme défi, dont l'enjeu est beaucoup plus décisif que la simple construction du barrage dans la vallée. Le combat de l'homme contre la divinité, ainsi affirmé, est porteur de toute la grandeur de la tragédie. La tragédie est annoncée dans la menace du rêve prémonitoire de Maymouna : le barrage, masse compacte de blancheur, ne retient pas l'eau. Il est fait de crânes à travers desquels passent les flots. La

¹⁹ Anie Montigny, op.cit

montagne s'anime, rejette les crânes, fait tout fondre et des milliers d'oiseaux noirs survolent le spectacle.²⁰

La fin de la pièce est marquée par un cataclysme qui emporte tout « *Et voici que la terre, l'eau, le vent forment un seul magma où se mêlent la foudre et l'éclair.* » (P. 147)

Toutes les analyses du barrage retirent de la catastrophe finale la conclusion de l'échec de Ghilân, avec la destruction du barrage. Pourtant, les didascalies ne contiennent aucune description objective de cette destruction. Seule Maymouna en parle, et elle émet à ce sujet une vision opposée à celle de Ghilân s'adressant à Mayara :

« *Ghilân à Mayara : regarde le barrage s'élever ! Regarde le monter !*

Maymouna : Le barrage n'est plus que membre disloqué. Le barrage n'est plus que décombres s'écroulant dans l'abîme. » (p.148)

La légende des pêcheurs de perles qataris s'est transmise jusqu'à nos jours de manière initiatique, en excluant les femmes qui sont tenues à l'écart de ce récit oral.

Mahmud Messadi, en écrivant un texte littéraire apparemment ouvert et destiné à tous, nous révèle ce mythe de l'eau présent dans le monde arabe. A l'instar de son héros Ghilân qui va chercher à détruire pour recréer, Messadi met le mythe à nu : de la destruction de ce mythe naît un nouveau texte fondateur, celui d'une nouvelle conscience nationale en pleine période de décolonisation²¹. Ce faisant, Messadi n'échappe pas à des paradoxes : Sa langue des plus classiques est pour sa part à l'orée

²⁰ Dehevels, Luc, op.cit, p. 8.

²¹ Messaadi a dédié cette œuvre à un héros de l'indépendance.

L'eau et le mythe de la création dans l'imaginaire arabe

Batoul Jalabi-Wellnitz

d'une ère nouvelle et son intertexte, plus complexe que nous n'avons pu l'exposer ici, reste hermétique pour ceux qui en ignorent les sources.